

UN SYSTÈME SYMBOLIQUE DE LA PARENTÉ DANS UN HOMME OBSCUR

Béregère Deprez

Il en va sans doute du Nathanaël d'*Un homme obscur* comme de l'Hadrien des *Mémoires*: un "homme seul et d'ailleurs relié à tout" (OR 519). Apparent paradoxe avec lequel Marguerite Yourcenar est aux prises jusque dans les justifications de sa postface à cette longue nouvelle. Il lui faut en effet manifester davantage, en vertu de l'évolution de son univers d'écrivain et du choix du personnage¹, un être dont l'identité soit suffisamment cernée pour qu'il soit réellement incarné, mais suffisamment ouverte pour qu'il puisse finir par se fondre (plutôt que mourir) dans l'Univers. La frontière de Nathanaël est plus qu'ailleurs une *interface* qui manifeste à la fois des ruptures et des liens.

1. Un cadre familial parfaitement défini

Attardons-nous à un des liens les plus considérables, celui de l'appartenance familiale. Toute la famille de Nathanaël est présentée dans les trois premiers paragraphes de la nouvelle: aucun parent nouveau (du moins réel) n'apparaîtra plus par la suite. Nathanaël est le fils d'un charpentier hollandais (dont on n'apprendra le nom que plus tard: Johan Adriansen, OR 921), "gros homme rubicond, mais agile, toujours perché sur une échelle contre une carène inachevée" (OR 904). De son épouse, "confite en Bible" (OR 904), tout entière absorbée par son ménage, on ne saura jamais le nom. Il a des frères (OR 904); on n'apprendra qu'ils sont deux que beaucoup plus loin: "On lui confirma la mort de Johan Adriansen, [...] tué sur le coup. Les deux fils travaillaient maintenant à Southampton" (OR 921). Plus tard, Nathanaël travaillera dans l'imprimerie de son oncle Elie Adriansen², marié à une certaine Eva (nommés, eux, dès la troisième ligne de la

¹ Dans l'évolution de l'univers d'écrivain de Marguerite Yourcenar et l'élargissement de la perspective qui s'y déploie, l'Homme finit par ne plus être le centre de l'Univers que par accident, parce qu'il faut bien partir de sa propre perception. De régisseur, comme Hadrien (ou Adam dans la *Genèse*), la "mesure de toutes choses" se fait, progressivement, davantage instrument de contemplation, comme Zénon puis, surtout, Nathanaël. Au début d'*Archives du Nord*, Marguerite Yourcenar poussera l'élargissement de la perspective jusqu'à évoquer les âges qui ont précédé l'apparition de l'homme (EM 955-957).

² Elie Adriansen est-il le fils de Simon Adriansen, le personnage de *L'Œuvre au noir* qui a, à la veille de sa mort, une pensée pour ses trois fils, "établis, qui à Lisbonne, qui à Londres, qui à la tête d'une imprimerie d'Amsterdam" OR 619; c'est nous qui soulignons)? Le frère Johan aurait-il travaillé à Londres avant de travailler à Greenwich, d'ailleurs tout proche de la capitale anglaise – au point qu'on pourrait aisément concevoir l'amalgame? Lorsque Simon Adriansen est présenté dans *L'Œuvre au Noir*, il est Hollandais (de Zélande) et a des fils "qui à leur tour [ont] fait fortune" (OR 571). Malgré la différence de situation socio-économique (on ne peut pas dire que Johan Adriansen ait fait fortune, mais Elie, si) et l'absence de référence croisée, la question reste posée, d'autant plus si l'on considère que Zénon et Nathanaël étaient au départ, dans les projets littéraires de Marguerite Yourcenar, deux personnages en quelque sorte jumeaux: "L'idée première du personnage de Nathanaël est à peu près contemporaine de celle du personnage de Zénon: de très bonne heure, et avec une précocité qui m'étonne moi-même, j'avais rêvé deux hommes, que j'imaginai vaguement se profilant sur le fond des anciens Pays-Bas" (OR 1032-1033). Voir aussi à ce sujet M. Delcroix, in *Voyage et connaissance dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, mélanges coordonnés par C. Biondi et C. Rosso, coll. "Histoire et critique des idées" n° 12, Pise, Editrice Libreria Goliardica, 1988, p. 80.

nouvelle (OR 903). Il épousera lui-même (après un quasi-mariage³ avec Foy, dans l'île Perdue où il séjourne deux ans) une chanteuse de cabaret nommée Saraï, dont il aura un fils, Lazare.

Le cadre familial de la nouvelle est donc d'emblée assez précisément défini pour que l'on puisse établir un embryon d'arbre généalogique des Adriansen (voir annexe 1).

Nathanaël, qui boite, ne peut pas apprendre le métier de son père. On le met en apprentissage chez le magister du village: "on en ferait avec le temps un prêcheur ou un magister à son tour" (OR 904). A quinze ans, il commence à fréquenter une fille de son âge: "il était tacitement entendu entre eux qu'ils se marieraient un jour" (OR 905). Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et l'avenir, familial ou social, ne devrait amener que peu de surprises.

2. Evacuation de la parenté "réelle"

Pour Nathanaël, attentif à "ce qui se faisait ou se défaisait en lui" (OR 993), le lien familial historico-généatique s'estompera très vite.

Lorsqu'il quitte sa famille à quinze ans, à la suite d'une rixe où il se croit obligé de prendre le large, c'est sans la moindre hésitation et sans le moindre regret. Entre le moment où, croyant avoir tué un homme, il s'enfuit par peur d'être pendu ("une épouvante s'empara de lui". [...] Il prit la fuite, OR 906) et celui où le bateau dans lequel il s'est caché appareille réellement, quelques heures s'écoulent: "Toute la nuit, transi par la peur, il prêta l'oreille" (OR 906). A aucun moment il n'envisage de faire marche arrière ni n'a le moindre sentiment de peine à l'idée de quitter Janet ou sa famille. Il ne pense pas, par exemple, à ce que vont se demander les siens en constatant sa disparition. Sans doute sait-il qu'ils n'en penseront pas grand-chose. C'est en effet ce qu'on apprendra lorsqu'il retrouvera sa mère et qu'elle lui racontera ce qui s'est passé après son départ:

Il advenait que les enfants partissent ainsi par coup de tête, pour voir le monde: le cas n'était pas rare. Dans les premiers moments, on l'avait cru mort. Mais bientôt, n'ayant retrouvé ni son corps, ni ses vêtements, on s'était dit qu'il s'était peut-être embarqué. Les Adriansen avaient ça dans le sang. Tout était bien, pourvu qu'il ait marché, où qu'il fût, dans les voies du Seigneur (OR 935-936).

Quant à Janet, elle est mariée. Il n'ira pas la revoir.

Durant ses quatre années de voyage et de dure vie dans l'île Perdue, Nathanaël ne pense à Greenwich que pour comparer Janet à Foy (OR 916) ou regretter l'étude: "Ses années d'écolier lui semblaient à distance merveilleusement calmes et faciles" (OR 918), et non certes pour regretter sa famille. Mais il y a plus. Nathanaël, en effet, va évacuer toute sa parenté réelle en défaisant les liens directs et collatéraux les uns après les autres.

³ "On ne se soucia pas de se rendre chez le pasteur, dont les séparait toute la largeur de l'île, mais les vieux prononcèrent sur cette espèce de lit et sa courtépote éraillée une bénédiction" (OR 914).

Ce n'est d'ailleurs là qu'un des écheveaux que ce sage inculte dénoue pour se dépouiller de tout.

C'est à son retour que Nathanaël rompt définitivement avec cette famille qui lui a si peu manqué. Tout juste s'il accuse le coup en apprenant que son père est mort: "dissimulant de son mieux" (OR 920)⁴. Il prend ensuite congé sans chaleur d'une mère qui le revoit "sans attendrissement" (OR 921) et ne l'écoute que distraitement raconter ses aventures (OR 922).

A Amsterdam, Elie Adriansen, "le patron (car l'oncle Elie n'était que cela pour Nathanaël)" (OR 927), fait lui aussi les frais de ce reniement. Du reste, l'oncle le lui rend bien, puisqu'il refuse le gîte à son neveu sous prétexte que sa femme, "qui était bien née et d'éducation délicate, ne supportait pas les subordonnés autour d'elle" (OR 937), faisant ainsi passer la condition d'employé avant celle de neveu.

Le mariage de Nathanaël avec Saraï mérite que l'on s'y attarde quelque peu, car s'il est plus longuement évoqué, il est évacué, lui aussi, par de progressives dépréciations. Tout d'abord, Nathanaël épouse Saraï "pour mettre fin aux ragots du quartier" (OR 933) et comme de guerre lasse: "il décida d'en passer par les formalités du mariage" (OR 933). Ce n'est pas là une motivation très valorisante. Ce mariage est lui-même à la limite de la légalité religieuse, puisque l'époux n'est "inscrit sur les registres d'aucune paroisse" (OR 933) et que Saraï, juive, n'est pas baptisée. De même, sa valeur sacramentelle est ternie par le fait qu'on achète les services d'un prêtre pour le célébrer. En outre, lorsque l'ami Jan de Velde les invite à dîner après la cérémonie, "il f[la]it rire Saraï aux éclats en imitant le prédicant famélique nasillant en néerlandais les vers de la Bible (OR 934). "Ce mariage si vite tourné en dérision par l'épousée elle-même" (*id.*) n'est plus qu'un simulacre. Ce n'est pas tout. Le but recherché n'est même pas atteint: *Cette solennité*⁵ "n'adoucit en rien les humeurs du voisinage: Nathanaël fut commiséré et traité de benêt⁶ (*id.*). La noire mélancolie de Saraï n'en fut pas non plus diminuée (*id.*). Personne ne retire rien de ce mariage, sauf le prêtre vénal qui l'a célébré. Saraï s'empressera de réduire le contrat à néant en reprenant un métier de putain qu'il n'est pas sûr, du reste, qu'elle ait jamais abandonné au cours de sa cohabitation avec Nathanaël. Enfin et par une ironie cruelle, la réalité elle-même du mariage sera remise en question par la famille de Nathanaël apprenant sa mort: "Le bruit courait que sa femme Saraï (mais était-ce bien sa femme?) était morte avant lui" (OR 903).

A son tour, le fils que Nathanaël a de Saraï ne fait guère vibrer la fibre paternelle (*Nathanaël le trouva laid*, OR 936) et lui inspire une méditation assez triste sur le destin,

⁴ Il est à noter qu'on ne dit pas si ce qu'il dissimule ainsi est son identité (s'il dissimule pour ne pas se trahir) ou son regret de la mort de son père.

⁵ Cette fois, on dirait que c'est Marguerite Yourcenar elle-même qui ironise en utilisant ce terme juste après celui de "cérémonie frelatée" (OR 934).

⁶ L'identification du mari au benêt reviendra lorsque Nathanaël apprendra la mort de Saraï: "elle avait un mari, un benêt quelconque (OR 981), et "il n'était qu'un benêt qui avait eu peur de la corde" (OR 982).

avant de ne lui laisser qu'un doute: Lazare "connaîtrait sans doute peu son père. Mais, sur cette paternité aussi, on pouvait se poser des questions" (OR 937). Il ne sera plus beaucoup question de l'enfant par la suite⁷. Nathanaël, ayant récupéré sa part d'héritage, laisse à la nourrice une somme qui n'est "guère qu'un geste superstitieux, et comme une manière à Nathanaël de se prouver sa paternité" (OR 940). Plus loin, chargé d'une commission par Monsieur Van Herzog, il passe par le quartier chrétien pour éviter le quartier juif: "les ruelles étaient de part et d'autre sordides, mais du moins dans celles-là il ne rencontrerait pas Lazare jouant au sabot" (OR 964)⁸.

Nous n'explorerons pas ici les doutes qui pèsent sur Mevrouw Loubah, la mère prétendue de Saraï. Ils apportent peu au propos traité, répétant en quelque sorte, et par un procédé d'une rhétorique assez gratuite, le motif de la paternité douteuse et appartenant du même coup au même registre de suspicion délibérée des liens parentaux et matrimoniaux. Du reste, on quitte ici la famille stricte de Nathanaël.

Enfin, dans la solitude de l'île frisonne, le père et la mère de notre héros seront évacués sans autre forme de procès: "qui était cette personne qu'il désignait comme étant lui-même? D'où sortait-elle? Du gros charpentier jovial des chantiers de l'Amirauté, aimant priser le tabac et distribuer des gifles, et de sa puritaine épouse? Que non: il avait seulement passé à travers eux". (OR 993). "Il n'y a rien d'autre à dire sur" les parents de Nathanaël, pour parodier la dernière phrase de la postface⁹.

3. *Elaboration d'une parenté symbolique*

Une fois la famille réelle évacuée, d'autres liens se renouent, que Nathanaël exprimera souvent (pour autant qu'il s'exprime réellement dans la nouvelle¹⁰) par une métaphore

⁷ Sauf bien sûr dans le récit qui fait suite à la nouvelle, *Une belle matinée*. Celle-ci donne tout l'espace à Lazare. Quant à Nathanaël, il n'y existe pas, tout simplement:

- "Et ton père ?

- Sais pas, dit l'enfant. Je crois que j'ai pas de père". (OR 1011)

Mais Lazare aura, lui, l'ombre d'un regret au moment de quitter sa "famille" (ici sa grand-mère supposée): "il lui vint à l'esprit qu'elle ne l'avait jamais souffleté" [au contraire du père de Nathanaël "aimant (...) distribuer les gifles" (OR 993)], "encore moins battu. Elle ne l'avait jamais morigéné", etc. (OR 1012-1013). En une génération, le tableau familial s'est inversé. Si l'on compare les deux situations de Nathanaël et de Lazare à peu près au même âge, bien des différences apparaissent. D'une mère confite en Bible à une putain juive pendue en public, d'un père bien établi à un fantôme de père, et surtout d'une famille structurée à une famille de hasard (une hypothétique grand-mère, Loubah; un père ou grand-père adoptif ou du moins spirituel, Herbert, par ailleurs ami de cœur de la grand-mère; des "nièces" improbables, mais bienveillantes, le tout dans une belle disparité de nationalités, de langues et de religions), il y a de la distance. Mais, si le petit Lazare reconnaît la bonté de sa grand-mère et ne semble pas méconnaître qu'il a été, somme toute, heureux jusque-là, il partira lui aussi.

⁸ Il n'est pas interdit de penser que Nathanaël en fait, cette fois, un peu trop pour être vraiment indifférent. Mais peut-être, avec sa passivité coutumière, veut-il éviter de perturber la vie de l'enfant et pense-t-il qu'il vaut mieux pour *lui* ne pas rencontrer son père. Notons tout de même que c'est lui qui a dissuadé Saraï d'avorter (OR 933), il est vrai par inquiétude pour elle bien plutôt que par désir d'un enfant. Quoi qu'il en soit, son indifférence ultérieure à sa responsabilité donne à penser, même s'il a des doutes sur sa paternité.

⁹ Cette dernière phrase est appliquée à Nathanaël par sa "génitrice", Marguerite Yourcenar.

¹⁰ Voir ce qu'en dit Marguerite Yourcenar dans la postface: *La principale difficulté d'Un homme obscur était de montrer un individu à peu près inculte formulant silencieusement sa pensée sur le monde qui*

précisément familiale: "Il ne se sentait pas, comme tant de gens, homme par opposition aux bêtes et aux arbres; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres" (OR 993).

Le père peu regretté de Nathanaël trouve une ombre de substitut en la personne de Monsieur Van Herzog, dont il devient le domestique: "Depuis qu'il servait à Monsieur Van Herzog de valet de chambre, ses sentiments envers ce roide vieillard devenaient plus affectueux, plus filiaux certes qu'ils ne l'avaient été pour son propre père" (OR 954). Mais la relation ténue, quoique positive¹¹, qu'il entretient avec son maître suffit à peine à compenser la relation négative, quoique ténue, qu'il entretenait avec son père, "dont il n'avait jamais reçu, enfant, que çà et là une gifle ou deux pennies pour du sucre d'orge" (*id.*).

Pas de figure maternelle de substitution. Mevrouw Clara, l'intendante des Van Herzog, était toute désignée pour jouer ce rôle, puisqu'elle est la première femme que voit Nathanaël au réveil de sa "première mort" (lorsqu'il s'endort dans la neige après avoir perdu Saraï: OR 946), c'est-à-dire à sa "seconde naissance". Elle lave le jeune malade, lui fait faire ses premiers pas de convalescent, lui évite les travaux trop durs, lui obtient des privilèges, etc. Elle ne traite pas les autres malades ou prisonniers qu'elle va visiter aussi bien que Nathanaël: c'est "moins longuement" qu'elle s'arrête "devant d'autres lits" (OR 947). Cependant, rien ne permet de penser qu'elle soit perçue comme une figure maternelle par Nathanaël. Au contraire, elle lui fait à deux reprises évoquer non pas justement la vie, mais la Mort¹²: "Malgré lui, cette grande femme taciturne, au front bombé, aux cheveux tirés sur le crâne, lui rappelait les allégories de la Mort qu'on voit dans les livres" (OR 949) et, plus loin: "De nouveau, cette grande femme aux cheveux tirés lui rappela la Mort, et, de nouveau, il se dit que cette fantaisie était absurde" (OR 980). Mais peut-être ceci est-il justement significatif d'une autre maternité, celle de la mort¹³? Nous n'approfondirons pas davantage ici le lien entre cette (non-)mère et la mort ni son renvoi possible au propre vécu de l'auteur.

Outre les bêtes, Nathanaël se donne un frère, Ange Guertin, le jeune jésuite abattu par les canons de la *Thétys* dans l'île des Monts-Déserts (OR 909-921). Ce serait un frère en Jésus-Christ, mais Nathanaël se déprend, nous le verrons plus loin, du christianisme¹⁴.

l'entoure [...]. Nathanaël est de ceux qui pensent presque sans l'intermédiaire des mots. [...] Encore fallait-il pour écrire ce récit que cette méditation quasi sans contours fût transcrite (OR 1036-1037).

¹¹ Il est vrai qu'après la mort de Belmonte, Nathanaël est un peu éccœuré par la relative indifférence et l'égoïsme certain dont son maître a fait preuve envers celui qui était son meilleur ami: "Ce n'était pas d'un grand cœur" (OR 975). Que penser de ceux dont il fait lui-même preuve envers son propre fils?

¹² Cette impression vient sans doute d'une des premières sensations qu'il a à son réveil dans l'infirmerie: "Quelqu'un passait sur son corps une éponge humide", comme on le fait aux trépassés. "Il regarda. C'était une grande femme entre deux âges, au visage froid et blanc, avec un air de compétence et d'attention" (OR 947, c'est nous qui soulignons).

¹³ Remarquer cependant que la majuscule présente dans les deux citations ainsi que leur contenu explicite indiquerait plutôt que Mevrouw Clara *personifie* tout simplement la mort, sans analogie maternelle.

¹⁴ Pourtant, il est difficile de ne pas évoquer le bon Samaritain ou l'exigence d'aimer son prochain comme soi-même. Voilà en tout cas qui renforce l'idée de la fraternité dans la semblance, c'est-à-dire au

C'est, plus simplement, dans le contexte même où il lui donne enfin ce titre, dans l'île frisonne: "le jeune Jésuite lui avait paru un frère" (OR 994), un semblable; un frère parce qu'un être humain comme lui. Les circonstances de sa mort sont à l'origine d'un rêve récurrent chez Nathanaël: "Cet incident lui revint plusieurs fois en rêve par la suite, mais la personne à laquelle il apportait de l'eau changea souvent au cours des années. Certaines nuits, il lui semblait que celui qu'il essayait de secourir ainsi n'était autre que lui-même" (OR 911-912). Le Jésuite devient alors, par assimilation, un véritable double.

Au moment où il lui porte secours, Nathanaël parle avec (l')Ange en latin, une langue mère des autres langues et dans l'emploi de laquelle on se tutoie fraternellement (*loquerisne...?*, OR 910; *scribebis*, OR 911). Il est par ailleurs significatif qu'il inaugure cette fraternité presque posthume par une promesse toute familiale, celle d'écrire à son supérieur *pour que sa mère et sa sœur ne [soient] pas laissées dans l'incertitude* (OR 911)¹⁵. Mais il ne le fera pas: *Annecium ne lui disait rien, et Annecy ne lui aurait pas dit davantage. Mais il ne s'agissait que de consoler un agonisant (id.)*, montrant ainsi une fois de plus *le peu de respect qu'[il a] personnellement pour l'institution de la famille* - cette fois, l'expression est d'Hadrien (OR 312).

Remarquons que Nathanaël n'a pas vraiment à cœur de se reconstituer une famille imaginaire. Il utilise seulement les éléments et les événements qui passent à sa portée pour reconfigurer, encore que de manière très peu exhaustive, son univers, son entourage. Aussi les analogies qui lui viennent à l'esprit nous paraissent-elles devoir être prises *cum grano salis*. Il ne hait pas la famille; il n'a tout simplement pas grande considération pour elle.

Disons tout de même un mot, non plus des *parents*, mais des *parrains* possibles de Nathanaël. Notre héros doit son nom à un disciple de Jésus (mentionné en Jean, 21 et identifié à Barthélémy ou Bartholomée, un des douze apôtres) qui prêcha en Arabie et en Perse et fut écorché vif, puis crucifié la tête en bas. Or, si le Nathanaël d'*Un homme obscur* n'est pas confit en dévotion, il s'attarde un instant à ce Jésus dont il fait siennes les *Béatitudes*: "Oui, il aurait aimé ce jeune agitateur vivant parmi les pauvres, et contre lequel s'étaient acharnés Rome avec ses soldats, les docteurs avec leur Loi, la populace avec ses cris" (OR 928). Il doute cependant aussitôt "qu'on n'[aille] au ciel que par lui" (*id.*).

Par ailleurs, Yourcenar avoue elle-même dans la postface avoir fait de Nathanaël le fils d'un charpentier par analogie avec le Christ. Mais n'oublions pas pour autant une possible influence du Nathanaël des *Nourritures terrestres* de Gide, dans le choix d'un héros qui, de son propre aveu dans la postface, entre dans son univers d'écrivain en même temps sinon plus tôt encore qu'Alexis.

sens très large d'humanité, et pas nécessairement (ou justement pas) pour établir un lien particulier entre deux personnes.

¹⁵ Il est remarquable qu'il ne croie pas devoir faire pour son prochain ce qu'il n'a pas fait pour lui-même quand il a pris le large: écrire pour ne pas laisser sa famille dans l'incertitude.

4. Le songe de Nathanaël

Ayant opéré la reconstruction partielle d'une famille imaginaire, et coupé - pas tout à fait volontairement - des balises que procure l'enracinement dans une famille réelle, Nathanaël semble expérimenter, comme le fait le Kim de Rudyard Kipling, la conscience-inconscience vertigineuse de soi: "Une fois, pour se prouver qu'il possédait encore une voix et un langage, il prononça tout haut non plus un nom de femme, mais son propre nom. Le son lui fit peur (OR 991). Mais Nathanaël, aux frontières de lui-même, se sait cependant relié au Tout. "Qu'est-ce que Kim - Kim - Kim?", incante de son côté le héros de Kipling, qu'on surnomme par ailleurs "Petit Ami de Tout au Monde"¹⁶.

Il faut, certes, se rappeler que la construction parentale symbolique opérée par Nathanaël n'importe pas davantage que les autres. Peu après son entrée dans la maison Van Herzog, on a une indication de cette passivité lucide qui est la marque de notre héros:

Nathanaël s'émerveillait que ces gens, dont il ne savait rien un mois plus tôt, tinsent maintenant tant de place dans sa vie, jusqu'au jour où ils en sortiraient comme l'avaient fait la famille et les voisins de Greenwich, comme les camarades de bord, comme les habitants de l'Île Perdue, comme les commis d'Elie et les femmes de la Judenstraat. Pourquoi ceux-ci et non pas d'autres? Tout se passait comme si, sur une route ne menant nulle part en particulier, on rencontrait successivement des groupes de voyageurs eux aussi ignorants de leur but et croisés seulement l'espace d'un clin d'œil. D'autres, au contraire, vous accompagnaient un petit bout de chemin, pour disparaître sans raison au prochain tournant, volatilisés comme des ombres. On ne comprenait pas pourquoi ces gens s'imposaient à votre esprit, occupaient votre imagination, parfois même vous dévoreraient le cœur, avant de s'avouer pour ce qu'ils étaient: des fantômes. De leur côté, ils en pensaient peut-être autant de vous, à supposer qu'ils fussent de nature à penser quelque chose. Tout cela était de l'ordre de la fantasmagorie et du songe (OR 951-952).

Une fois de plus, Nathanaël subit plutôt qu'il n'agit, comme s'il était seulement un spectateur. Plus tard, vers la fin de sa vie dans l'île frisonne, lorsque Nathanaël passe en revue son existence (OR 993-995), il ne fera allusion à sa famille que pour dire qu'il n'a fait que "passer à travers" ses parents (OR 993, déjà cité plus haut). Il évoque ensuite les bêtes et les arbres pour s'en dire le frère ou le cousin, se souvient du jeune Jésuite qui lui paraît alors, lui aussi, un frère. Elargissant enfin sa famille à l'humanité entière, il en vient à gommer les différences de sexe, de religion, de santé, d'âge, de fortune, en une communion dans l'"infortune et la douceur d'exister" (OR 994; à rapprocher de ce que dit Yourcenar elle-même vingt ans plus tôt dans le *Carnet de notes de Mémoires d'Hadrien*: "prendre seulement ce qu'il y a de plus durable, de plus essentiel en nous, dans les émotions des sens ou les opérations de l'esprit, comme point de contact avec ces

¹⁶ L'analyse comparée des deux personnages, Occidentaux vus par deux autres Occidentaux frottés d'orientalisme, mériterait certainement d'être poussée. La description que fait Marguerite Yourcenar de Nathanaël, "qui en un sens "se laisse vivre" à la fois endurant et indolent jusqu'à la passivité, quasi inculte, mais doué d'une âme limpide et d'un esprit juste qui le détournent, comme d'instinct, du faux et de l'inutile" (OR 1024), ne messierait pas à Kim. A propos des incantations du nom, voir aussi celle de Marguerite Yourcenar elle-même lorsqu'elle eut terminé *L'Œuvre au noir* (YO 189).

hommes qui comme nous [...] jouirent, et pensèrent, et vieillirent, et moururent" (OR 914-915). Il s'interroge enfin sur la nature, puis l'immortalité de ce qu'il n'ose ou ne veut appeler son âme, ou sur sa survie possible, pour conclure: "Il y avait autour de lui la mer, la brume, le soleil et la pluie, les bêtes de l'air, de l'eau et de la lande; il vivait et mourrait comme ces bêtes le font. Cela suffisait. Personne ne se souviendrait de lui pas plus qu'on ne se souvenait des bestioles de l'autre été" (OR 995)¹⁷.

Les tempêtes de l'équinoxe vont emporter Nathanaël et son rêve: "leur souffle balaya tout" (OR 996). Nathanaël, dont le "bon sens lui di[t] qu'on meurt toujours seul [...] n'ignor[e] pas que les bêtes s'enfoncent dans la solitude pour mourir" (OR 992). C'est lorsqu'il verra, osant sortir vers la fin de la tempête, une mouette morte en plein air, dont les ailes "cédaient passivement à l'immense volonté du vent" (OR 998), qu'il comprendra qu'il est temps de se livrer de même à l'Univers. Il est alors dépouillé de tout, sauf peut-être de lui-même: sans parents, sans argent, sans pouvoir, sans connaissance, sans amis, sans amour, sans nom et sans voix (puisque plus personne n'est là pour l'entendre), "sans plus de religion que n'en ont l'herbe et l'eau des sources" (comme il est écrit à propos de Foy, OR 929), sans sépulture ("Ce qu'on retrouverait au printemps quand les braconniers dénicheurs d'œufs viendraient ne vaudrait pas la peine d'être mis en terre" (OR 999-1000).

Nathanaël a connu un premier abandon à la mort, dans la neige, avant d'être trouvé par Mevrouw Clara: "Il repéra dans l'un de ces murs un renfoncement qui lui parut abrité et s'y coucha pour dormir. La neige le recouvrit vite d'une mince couverture" (OR 946). Il peut enfin parfaire les conditions de sa fin, qui sont étrangement¹⁸ semblables à celles de cette "répétition générale" qu'était sa "mort" antérieure: "On était bien là. Il se coucha précautionneusement sur l'herbe courte, près d'un bosquet d'arbusiers qui le protégeait d'un reste de vent" (OR 999). Enfin, il reposa la tête sur un bourrelet herbu et se cala comme pour dormir (OR 1000)¹⁹.

¹⁷ Nous retrouvons le paradoxe du début. Pourquoi, en effet, avoir écrit ce récit d'inexistence vertigineuse, si ce n'est pour que l'on se souvienne de Nathanaël comme d'un exemple d'humanité - et un exemple particulièrement cher à Marguerite Yourcenar? Pour pouvoir délivrer ce message de fusion progressive dans l'Univers, il faut à l'auteur affirmer suffisamment l'existence de Nathanaël, c'est-à-dire, qu'elle le veuille ou non, cerner son identité. A rapprocher d'un aveu de Marguerite Yourcenar dans la postface: *Je n'ignore pas que j'ai triché en donnant à Nathanaël sa mince culture reçue d'un magister de village, lui fournissant ainsi [...] la chance [...] de relier entre eux certaines notions et certains concepts; [...] il n'est pas tout à fait aussi ignorant ni aussi démuné que j'aurais voulu qu'il le fût* (OR 137).

¹⁸ Voir cependant le canevas d'une première version de la nouvelle donnée dans la postface. Il n'y était pas question de deux morts, mais d'une seule, la première: *"Enfin, après une longue promenade désolée dans les rues d'Amsterdam, Nathanaël épuisé mourait à l'hôpital d'une comode pleurésie"* (OR 1033).

¹⁹ On attendrait une dernière, une petite velléité d'"action". On songe à l'attention passionnée d'un Hadrien ou d'un Zénon à leur propre mort - et à celle de l'auteur qui les décrit. Comment, en effet, ne pas évoquer les célèbres *"Tâchons d'entrer dans la mort les yeux ouverts"* (OR 515), ainsi que *"Et c'est aussi loin qu'on peut aller dans la fin de Zénon"* (OR 833)? On n'ira pas aussi loin dans celle de Nathanaël, qui par ailleurs doit mourir les yeux fermés, puisqu'il se cale *"comme pour dormir"*. Le regard narratif semble se détourner de lui ou, plus exactement, observer un arrêt sur image...

Nous voilà devant un autre paradoxe, ou plus exactement devant une autre facette du paradoxe du début: un *homme seul et d'ailleurs relié à tout*. Nous l'avons vu en explorant la symbolique de la parenté, Nathanaël ne s'inscrit pas en faux contre la famille; il ne s'inscrit pas, voilà tout. C'est précisément cette humilité, cette pauvreté qui le met à l'abri. *Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu*, dit le proverbe. Aussi, dans le long cheminement à demi involontaire de notre (anti-)héros, le dépouillement du lien familial n'est sans doute pas - loin s'en faut - le plus difficile. Mais qu'est-ce qui peut sembler difficile à Nathanaël?

